

Ainsi, à la poursuite d'un idéal trop élevé de l'amour de Dieu, Fénelon est allé s'égarer sur les pentes dangereuses du mysticisme. Mais s'il a erré, on peut dire de lui, aussi bien que de Malebranche : *Et si error est, pietatis tamen error est.*

Le cartésianisme de Fénelon se distingue non-seulement de celui d'Arnauld, mais de celui de Nicole et de Bossuet, par un idéalisme plus prononcé et par une pente au mysticisme. Quoique l'adversaire de Malebranche, il s'en rapproche par la nature de son génie et par ses tendances métaphysiques. Comme Malebranche, il met le sentiment et l'imagination au service de la plus haute métaphysique; comme Malebranche, il revêt des plus brillantes couleurs la doctrine de la raison universelle; comme Malebranche enfin, il a attiré à la philosophie cartésienne, par l'onction et par une grâce mystique, des âmes pieuses et tendres, que n'aurait pas touchées le dogmatisme froid et sévère de Descartes ou la dialectique d'Arnauld.

et deux discours philosophiques du P. André, qui sont un résumé de ces éclaircissements.

## CHAPITRE XVI

Un cartésien devenu mystique. — Poiret. — Sa vie. — Cartésianisme de la première édition des *Cogitationes rationales*. — Antoinette Bourignon. — Charme qu'elle exerce sur Poiret. — Mysticisme de la deuxième édition des *Cogitationes*. — Réfutation de Spinoza. — Le P. Boursier. — Du livre *De l'action de Dieu sur les créatures*. — But du P. Boursier. — Lien de la métaphysique cartésienne et de la prémotion physique. — Prémotion physique pour les actions corporelles, d'après les principes de Descartes et de Malebranche. — Prémotion physique pour les actions de l'esprit. — Confusion de l'être et des manières d'être. — Preuve, d'après les principes de Malebranche, de la nécessité d'une prémotion physique pour les idées et les actes de la volonté. — Preuves tirées des attributs de la nature divine. — Critique de l'optimisme de Malebranche. — Dieu, auteur de tout l'être des actions mauvaises. — Union de la prédestination gratuite et de la prémotion physique. — Inconséquence du P. Boursier. — *Réflexions sur la prémotion physique*, par Malebranche. — *Le philosophe extravagant dans l'action de Dieu sur les créatures*, par le P. Dutertre.

Voici un autre cartésien qui, moins sage que Fénelon, se précipite dans le mysticisme et abandonne entièrement Descartes pour une autre madame Guyon. Poiret naquit à Metz, en 1646, de parents protestants qui, frappés de son intelligence précoce, le firent élever, malgré leur pauvreté, dans une école de la ville (1). On le mit ensuite chez un sculpteur où il fit de grands progrès. Mais bientôt, entraîné par son goût pour les sciences, il abandonna la sculpture, et commença seul, à treize ans, des études qu'il alla

(1) *De vita et scriptis Petri Poireti commentariolum*, placé en tête de ses Œuvres posthumes, publiées en un volume in-4°. Amsterdam, 1721. — Voir aussi Nicéron, t. IV.

achever dans le collège augustinien de Bâle. Empêché par sa mauvaise santé de suivre les leçons des professeurs, il dut encore se diriger lui-même, ce qui lui donna l'habitude de l'indépendance en théologie, comme en tout le reste. Il se livra d'abord tout entier à la philosophie de Descartes, et devint bientôt un de ses plus grands admirateurs et de ses plus zélés disciples. Mais il devait déplorer plus tard ce temps donné à une vaine science et aux chimères de la métaphysique, avant que les mystiques eussent fait briller la vraie lumière à ses yeux. De Bâle il alla à Heidelberg, puis il exerça quelque temps les fonctions de ministre dans un village des Deux-Ponts. Mais chassé par la guerre de son presbytère, il abandonna sans regret des fonctions auxquelles le rendaient peu propre la faiblesse de sa santé et la nature contemplative de son esprit. Sa tendance naturelle au mysticisme s'était encore accrue pendant une maladie où, étant en danger de mort, il avait fait vœu d'employer toutes les forces de son esprit à combattre les athées et les ennemis de la religion.

C'est dans ce but qu'il publia les *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo* (1), un des ouvrages métaphysiques, les plus considérables et les plus complets, inspirés par la philosophie de Descartes. Poiret, qui n'est pas encore égaré par le mysticisme, et qui n'a pas encore condamné la raison, établit solidement tous les grands principes de la métaphysique cartésienne, quoiqu'il ait le tort de multiplier les distinctions subtiles et scholastiques, et de mêler à la philosophie des questions purement théologiques. Pour lui Descartes est le plus grand homme du siècle, et il le loue d'avoir démontré l'existence de Dieu mieux que personne ne l'avait fait avant lui.

Dans le premier livre, il passe en revue les diverses opinions sur la connaissance des choses spirituelles. Il s'atta-

(1) *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo, libri quatuor in quibus quid de hisce Cartesius ejusque sequaces boni aut secus senserint, omnisque philosophiæ certiora fundamenta, atque imprimis tota metaphysica verior continetur*, 1 vol. in-4°, 1677.

che surtout à démontrer que l'idée d'espace ne peut convenir à l'idée d'esprit, et qu'il faut concevoir les êtres spirituels, indépendamment de tout espace et de toute extension, puisque l'espace est identique à la substance corporelle. Par cette démonstration, il a bien mérité, selon Bayle, du cartésianisme (1). Dans le deuxième livre, il traite de l'essence de l'esprit créé et de l'esprit incréé, essence qu'il fait consister tout entière, pour Dieu et pour l'homme, dans la seule pensée. L'âme pense toujours; ôtez la pensée, il ne lui reste rien; donc elle diffère essentiellement de la matière ou de l'étendue.

Le troisième livre est consacré aux attributs de Dieu et de l'âme humaine. En Dieu il ne distingue pas moins de vingt-cinq qualités ou perfections principales dont nous puisons l'idée dans notre propre nature. Parmi ces perfections est le *dominium* ou la liberté. La liberté que Poiret attribue à Dieu, est la liberté d'indifférence. Comme Descartes, il admet des idées innées, mais point de vérités absolues, point d'essences immuables et éternelles des choses. Il fait dépendre en effet les unes et les autres d'un décret arbitraire de Dieu, auquel elles empruntent ce qu'elles ont de réalité. Contrairement à Malebranche, il soutient que nous ne voyons les idées que dans notre esprit et qu'elles ne sont point l'essence de Dieu, mais l'effet d'un libre décret de sa volonté. Plus tard Poiret défendit encore les idées innées de Descartes, dans un ouvrage contre la philosophie de Locke (2). Avec Descartes il proscrit de la physique, comme téméraire, la recherche des causes finales. Le dernier livre des *Cogitationes*, où il traite du péché, est plutôt théologique que philosophique. Poiret finit, comme il a commencé, par une élévation à Dieu, source de tout être et principe de toute action, et par ces paroles, qu'il aime à redire : *Ab ipso et per ipsum et ad ipsum sunt omnia.*

(1) Voir le chapitre sur Bayle.

(2) *Fides et ratio collata ac suo utraque loco reddita adversus principia Joannis Lockii*. Amsterdam, 1708, in-12.

Cette première édition des *Cogitationes rationales* fut accueillie, selon le témoignage de Bayle, avec une grande faveur par les philosophes et par les théologiens cartésiens. En effet, Poiret, quoique déjà avec une certaine tendance à la mysticité, y est encore rationaliste et cartésien. Mais, de la première à la seconde édition, une grande métamorphose s'est accomplie dans son esprit. Le texte de l'ouvrage est peu changé, mais il nous avertit, dans un *appendix*, que s'il l'a laissé subsister, c'est pour qu'on sache jusqu'où il a pu aller, et en quoi il a manqué par les seules forces de la raison. D'ailleurs, dans les notes et dans un discours préliminaire sur la foi et la raison, on voit déjà le mysticisme prendre la place du rationalisme, et Antoinette Bourignon celle de Descartes (1). Ce *Discours préliminaire* condamne toute activité orgueilleuse et inquiète de la raison, à l'égard de la vérité, comme à l'égard du salut (2). L'âme calme et vide, selon Poiret, comme selon tous les mystiques, est plus accessible à la lumière divine que l'âme agitée, et afin d'être toujours prêt à recevoir l'illumination divine, il faut tenir l'entendement passif. De peur de troubler cette passivité si précieuse, il va jusqu'à prescrire de ne tenir aucun compte de l'adhésion ou de la répulsion du sens intime, sous prétexte que l'amour propre s'y cache et s'y déguise. Ce n'est pas la raison, comme l'enseignent les philosophes, c'est la foi qui nous affecte, qui nous éclaire par l'essence même de Dieu, et nous met en un commerce éternel avec elle. La raison, quoi qu'elle fasse, ne peut atteindre Dieu lui-même, mais seulement l'image de Dieu, *Deus depictus*, c'est-à-dire cette fameuse

(1) « La deuxième édition est de 1685. On y trouve, de plus que dans la première, un long discours préliminaire sur la foi divine et la raison humaine, des notes, une réfutation de Spinoza sous le titre de *Fundamenta atheismi eversa*, et un *appendix*. La troisième édition, de 1715, est encore plus mystique que la seconde, et contient en outre une diatribe violente contre Bayle, *De ficto Baylii adversus Spinozam certamine*.

(2) *Mentis activitas et desultoria hinc inde discursatio non est Dei infusio, quippe que mentem vacuum, tacitam atque quietam, solo desiderio ad supernaturalia excitam erigit.* »

idée de Dieu, par laquelle les cartésiens s'imaginent apercevoir l'essence de Dieu même. A côté de l'excellente et divine connaissance de Dieu, donnée à l'homme par la foi, l'idée rationnelle et morte de la raison ne peut aboutir qu'à l'athéisme. Jamais la raison, faculté toute superficielle dont le fond est corrompu, ne va au delà des simples accidents, des images ou des ombres des choses.

Poiret se repent maintenant d'avoir trop suivi Descartes, et fait amende honorable pour avoir dit, que sans l'idée innée de Dieu, on ne pourrait plus le connaître, ni par la foi, ni par aucune autre voie (1). Éclairé de cette lumière nouvelle, il affirme que non-seulement nous ne pouvons connaître Dieu par la raison, mais l'âme elle-même, et que la foi seule nous donne l'idée de l'âme, comme celle de Dieu. La prière, la contemplation, voilà désormais pour lui la seule voie qui conduise à la vérité et au bonheur. Il rétracte aussi ce qu'il a avancé, d'après Descartes, contre les causes finales dans le domaine de la physique. A qui n'a pas fait abdication complète de la raison, il défend d'aspirer aux choses divines. Cependant il prétend ne vouloir détruire que l'empire de la raison humaine, et non la raison elle-même, afin que sa misère étant connue, on en cherche la guérison par la foi, sans laquelle elle ne peut produire que ténèbres. Qu'est devenue cette grande règle cartésienne, adoptée d'abord par Poiret, que celui-là seul trouve la vérité qui fait bon usage de son entendement, et qui n'admet pour vrai que ce qui lui paraît évident ? Tel est le mysticisme qui apparaît dans la seconde édition des *Cogitationes rationales*, et qui se développera de plus en plus dans les ouvrages ultérieurs de Poiret.

Que s'était-il donc passé dans l'âme de ce disciple infidèle de Descartes ? Quelle prétendue lumière l'avait si subitement illuminé et transformé ? Il nous l'apprend dans un appendice à la première édition des *Cogitationes rationales*.

(1) *Discursus præliminaris de fide divina et ratione humana.*

Au moment où il terminait son ouvrage, la Providence fit tomber dans ses mains quelques auteurs mystiques, tels que Tauler et A-Kempis qui ont fait briller à ses yeux des rayons de lumière semblables à des éclairs qui paraissent et disparaissent. Mais c'est Antoinette Bourignon qui a fait à ses yeux la lumière vive et continue.

Disons quelques mots de cette femme enthousiaste et visionnaire qui, d'abord par ses écrits, et ensuite par sa personne, fit une impression encore plus grande sur Poiret que madame Guyon sur Fénelon. Selon Poiret, Antoinette Bourignon est une vierge divine, ses écrits sont des écrits célestes et divins, *scripta vere caelestia divinae virginis* (1). Il

(1) Antoinette Bourignon est née à Lille en 1616. De bonne heure elle rêva une grande perfection, une union intime avec Dieu et une réforme du christianisme. Elle s'enfuit déguisée en ermite de chez ses parents qui voulaient la contraindre à se marier. En 1653, elle devient directrice d'un hôpital et prend l'ordre et l'habit de Saint-Augustin. Le bruit s'étant répandu de l'ensorcellement et du commerce avec le diable des petites filles qui y étaient entretenues, la directrice fut accusée de sorcellerie, mandée et interrogée par les magistrats de Lille. Elle s'enfuit et se réfugia à Gand où, selon Poiret, qui a écrit sa vie, Dieu lui découvrit de grands secrets. De Gand, elle alla à Amsterdam, y fit quelques disciples et publia plusieurs ouvrages. Là encore, selon Poiret, ses entretiens avec Dieu furent fréquents, et elle apprit par révélation une infinité de choses particulières. Persécutée à cause de ses doctrines et d'un riche héritage, que lui avait légué un de ses disciples, elle quitta la Hollande pour le Holstein et s'y procura d'une imprimerie. Sa plume, dit Bayle, allait comme la langue des autres, c'est-à-dire comme un torrent. Elle faisait imprimer ses livres en français, en allemand et en flamand. Poiret en a donné une édition en 19 volumes in-8° en français et en allemand, Amsterdam, 1679. — Comme elle ne ménageait pas les gens d'église, annonçant partout que la vraie Église était éteinte, et qu'il fallait renoncer aux exercices liturgiques, ils sonnèrent l'alarme contre elle. Chassée de ville en ville comme une sorcière, et obligée de quitter le pays, elle chercha un asile à Hambourg; en butte à de nouvelles persécutions, elle revint en Hollande, à Franckère, où elle mourut en 1680. Elle était, selon Bayle, d'une humeur bilieuse, dure et impérieuse. Elle a fait peu de sectateurs dans les pays où elle a vécu, mais elle en a fait davantage en Écosse, où un certain nombre de laïques et d'ecclésiastiques ont été séduits par ses doctrines, et où une vive polémique s'est engagée au sujet de sa personne et de ses écrits.

s'empporte contre quiconque ne partage pas son enthousiasme. Quelqu'un se raille-t-il de sa prophétesse et ose-t-il mettre en doute sa sainteté, ses inspirations divines, ses visions et ses prophéties, ce mystique si contemplatif, ce prédicateur de la paix universelle entre toutes les sectes chrétiennes, devient le plus violent et le plus emporté des hommes. Toutefois il ne s'étonne pas que ses écrits aient été dénigrés par des pédagogues, des docteurs, des théologiens, blasphémant ce qu'ils ne comprenaient pas. Descartes lui-même n'a-t-il pas été accusé de folie, de scepticisme et d'athéisme (1)? Cette fille mystique avait eu en Hollande quelques conférences avec des cartésiens et entre autres avec Heidanus. Mais, comme on le pense bien, elle n'avait goûté ni leur méthode, ni leurs principes. Elle assurait même, « que Dieu lui avait fait voir et déclaré expressément que cette erreur du cartésianisme était la pire et la plus maudite des hérésies qui aient jamais été dans le monde et un athéisme formel, ou une réjection de Dieu, dans la place duquel la raison corrompue se substitue. » Elle disait des philosophes en général, « que leur maladie venait de ce qu'ils voulaient tout comprendre par l'activité de la raison humaine, sans donner place à l'illumination de la foi divine qui exige une cessation de notre raison, de notre esprit, de notre faible entendement, afin que Dieu y répande ou y fasse revivre cette divine lumière, sans quoi, non-seulement Dieu n'est pas bien connu, mais même lui, et sa connaissance véritable, sont chassés hors de l'âme par cette activité de notre raison et de notre esprit corrompu. Ce qui est une vraie espèce d'athéisme et de réjection de Dieu (2). »

Poiret puisa donc cet esprit et ces principes dans le commerce et dans les écrits d'Antoinette Bourignon. Il ne

(1) Appendice à la première édition des *Cogitationes*, placé à la suite de la deuxième.

(2) Voir les notes de l'article ANTOINETTE BOURIGNON, du *Dictionnaire critique*.

se borna pas à étudier ses écrits, il se mit à sa recherche, la rencontra à Hambourg, lorsque déjà elle avait soixante ans, et pendant plusieurs années, il la suivit de ville en ville. Jamais, sans les conversations de cette femme, il n'aurait, dit-il, rien compris, ni aux choses divines, ni même aux choses naturelles. Non-seulement il abandonna la philosophie de Descartes, mais il se mit à attaquer toute philosophie, en vertu d'une illumination divine et au nom d'une sagesse révélée directement par Dieu lui-même. Il s'appliqua avec une incroyable activité à défendre et propager les doctrines mystiques, soit par ses propres ouvrages, soit par la réimpression d'un grand nombre d'auteurs mystiques (1). Ce mysticisme l'engagea dans des polémiques assez vives avec Leclerc, Christian Thomasius, Gerhardus Titius et Cayle. La modestie et la douceur dont il faisait preuve, dans ses mœurs et dans sa vie privée, ne se retrouvent pas dans ses ouvrages de polémique pleins de violence et d'emportement.

Il a combattu Spinoza dans une réfutation intitulée, *Fundamenta atheismi eversa*, qu'il fit paraître avec la seconde

(1) Ses principaux ouvrages sont en outre des *Cogitationes: L'Économie divine ou Système universel et démontré des œuvres et des desseins de Dieu envers les hommes, où l'on explique et prouve d'origine, et avec une évidence et une certitude métaphysique, les principes et les vérités de la nature et de la grâce, de la philosophie et de la théologie, etc.*, 7 vol. in-8. Amsterdam, 1687. Une traduction latine, revue par Poiret, en a été publiée en 1705. — *De eruditione triptici solida, superficialia et falsa libri tres, in quibus veritatum solidarum origo ac via ostenditur, tum cognitionum scientiarumque humanarum, et in specie cartesianismi fundamenta, valor, defectus et errores deteguntur.* 2<sup>e</sup> édition, 1708. — *L'École du pur amour de Dieu ouverte aux savants et aux ignorants dans la vie merveilleuse d'une pauvre fille idiote, paysanne de naissance, servante de condition, Armelle Nicolas, décédée en Bretagne, 1704*, in-12, Cologne. — *La paix des bonnes âmes dans tous les partis du christianisme*, 1687, in-12, Amst. — Il a en outre édité toute une bibliothèque d'auteurs mystiques, les œuvres de Bourignon, de sainte Catherine de Gènes, de madame Guyon, les œuvres spirituelles de Fénelon. Il a aussi donné une exposition des doctrines de Jacob Boehm : *Idea theologiæ christianæ juxta principia Jacobi Bohemi philosophi teutonici*, Amst., 1687.

édition des *Cogitationes rationales*, afin, comme il le dit, d'arrêter le ravage que de toutes parts faisaient ses doctrines. Spinoza est, suivant lui, le plus stupide des athées, parce qu'il édifie l'athéisme précisément avec ce qui le détruit, c'est-à-dire, avec Dieu.

Après la mort d'Antoinette Bourignon, il se retira en Hollande à Amsterdam, puis à Rheinsburg, près de Leyde. Là il vécut trente ans, tout entier occupé à écrire et à recevoir l'illumination divine. Il y était entouré de quelques âmes mystiques, et dégoûtées, comme lui, des choses terrestres. Il ne fit pas de secte, il n'assistait à aucune cérémonie ou réunion religieuse, n'engageant aucun de ceux qui l'entouraient à suivre telle religion plutôt que telle autre, et les laissant en toute liberté de suivre leur penchant. De même qu'Antoinette Bourignon, il considérait la cité chrétienne comme tellement corrompue, qu'il était impossible à un chrétien de s'y mêler en conservant la pureté de sa conscience. Il mourut en 1719. Chose étrange, jamais un si zélé mystique n'a supporté qu'on le rangeât parmi les mystiques (1)!

Tels furent les égarements, et telles furent les destinées de ce philosophe singulier qui, après avoir suivi Descartes, après avoir goûté la sagesse du *Discours de la Méthode* et des *Méditations*, a donné dans toutes les folies du mysticisme, à la suite, et sous les inspirations d'une femme ignorante, fanatique et visionnaire. Toutefois il a dû à sa première éducation cartésienne de garder, jusqu'au sein de ce mysticisme exalté, une sorte de bon sens et d'esprit critique, auxquels ses adversaires eux-mêmes ont rendu

(1) Il répond avec indignation à Jaeger et Christian Thomasius qui l'avaient compté parmi les mystiques : « Se theologiæ mysticæ cum innumeris viris maximis ita magni facere, ut nihil supra, nec se illius theologiæ vere divinæ pudere, pati se tamen non posse, quod, malo fine, inter mysticos referatur, quia nunquam de ea theologia ex professo scripserit, neque de ea scribendi se capacem crediderit, multo minus se inter illuminatos immediate et adeptos adnumerari. » (Oper. posthuma, p. 252.)

hommage, surtout en le comparant à d'autres de la même secte.

La tendance à mettre Dieu à la place de l'homme, voilà ce qui rapproche le mysticisme du jansénisme, et Poiret du P. Boursier.

Quoique le P. Boursier, docteur en Sorbonne, et patriarche du parti janséniste, après le P. Quesnel, soit moins célèbre comme philosophe que comme théologien, et comme cartésien que comme janséniste, il mérite d'attirer notre attention, à cause du parti qu'il tire de la métaphysique de Descartes et de Malebranche en faveur de la grâce efficace et de la prémotion physique, dont il a été un des plus fermes champions, dans les premières années du dix-huitième siècle. Il se rattache étroitement à Malebranche par la vision en Dieu et par les causes occasionnelles, qu'il admet sans restriction, tandis qu'il combat ses idées sur la providence et sur la grâce. A part cette longue lutte en faveur de la grâce efficace, la vie du P. Boursier ne présente qu'une seule circonstance remarquable. Quand le czar Pierre-le-Grand vint visiter la Sorbonne, le P. Boursier fut chargé par ses collègues de lui présenter un mémoire sur la réunion à l'Église romaine (1). Le mémoire fut bien accueilli par le czar, et renvoyé aux évêques russes qui y répondirent. Boursier répliqua à son tour, mais bientôt la politique et les intérêts opposés vinrent arrêter cette négociation, qui ne devait pas aboutir à un plus heureux résultat que celle entre Bossuet et Leibniz pour ramener à l'unité le protestantisme et le catholicisme.

*De l'action de Dieu sur les créatures* (2), tel est l'ouvrage qui mérite au P. Boursier une place dans l'histoire de la philosophie cartésienne. On peut y reprendre beaucoup de subtilités et de longueurs; l'auteur procède presque

(1) Boursier est né en 1679 et mort en 1749.

(2) *De l'action de Dieu sur les créatures, traité dans lequel on prouve la prémotion physique*, 2 vol. in-4°. Paris, 1713.

toujours par des démonstrations en règle, des propositions, des lemmes, qui nuisent à la clarté, plutôt qu'ils n'y ajoutent, comme cela arrive en pareille matière. Malebranche a raison de dire qu'il ne devait pas affecter la manière d'écrire des géomètres, et qu'elle ne convient ni à son sujet, ni à son style, ni même à sa personne. Il prouve en effet, par un exemple, que le P. Boursier n'était rien moins que géomètre (1). Néanmoins, au milieu de tous ces défauts, on sent une certaine vigueur de raisonnement, et on rencontre quelques pages brillantes. Le P. Boursier s'élève parfois jusqu'à l'éloquence pour exprimer le néant de la créature et l'absolue souveraineté de Dieu. Tel est le jugement qu'en porte Voltaire dans le *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*: « C'est, dit-il, un ouvrage profond par les raisonnements, fortifié par beaucoup d'érudition et orné quelquefois d'une grande éloquence (2). » Mais il se moque, non sans raison, des éloges outrés que lui donnent les jansénistes surtout d'un passage de leur *Dictionnaire historique* où il est dit: « Boursier, semblable à l'aigle, s'élève en haut et trempe sa plume dans le sein de la Divinité. »

Quel but se propose le P. Boursier? Il veut, dit-il dans la préface, défendre la doctrine de la grâce efficace, et découvrir son union et ses rapports, soit avec différentes vérités philosophiques, soit avec plusieurs points importants et capitaux de la religion. Ces vérités philosophiques sont principalement celles de Dieu unique cause efficiente, de la création continuée, et des causes occasionnelles. La démonstration de l'union des sentiments de Descartes et de Malebranche avec la doctrine de la grâce efficace, voilà par où nous intéresse l'ouvrage de *l'Action de Dieu sur les créatures*. Comme Bossuet, mais avec moins de réserve.

(1) *Réflexions sur la prémotion physique*.

(2) Cet ouvrage a eu un grand retentissement dans les premières années du dix-huitième siècle; il a suscité de nombreuses discussions dont on peut voir le détail dans *l'Histoire et l'analyse du livre de l'Action de Dieu*, 3 vol. in-12, 1753.